

Les mauvaises notes cause ou révélateur de l'échec ?

Claudie Asselain-Missenard

Un récent ouvrage, légèrement démagogique et fortement médiatisé, incite à réfléchir sur l'usage qui est fait par le corps enseignant, notamment de mathématiques, de la notation chiffrée.

Quand l'élève rencontre-t-il pour la première fois la notation chiffrée ?

Le petit mignon qui, vibrant d'espoir, franchit la porte du collège pour la première fois, ne se doute pas du bombardement de nombres entiers inférieurs (ou égaux) à 20 dont il va être l'objet pour le reste de sa carrière scolaire.

L'enfant rencontre la note. Et, quelquefois, la mauvaise note, qui reste rarement isolée, d'où un traumatisme potentiel subséquent.

L'école primaire a souvent remplacé la note chiffrée par des tableaux de compétences acquises. Ces tableaux, difficiles d'interprétation pour les enfants et leurs parents, permettent en un sens de masquer l'échec scolaire. Bien sûr, beaucoup de croix dans la colonne « non acquis » attirent l'attention sur les difficultés. Mais c'est à l'entrée au collège que le couperet du résumé numérique tombe sans préparation psychologique des intéressés.

Quand l'enseignant apprend-il à mettre des notes ?

Le professeur stagiaire qui, pour la première fois, prend la responsabilité d'une classe a derrière lui son propre passé scolaire, qu'il reproduit

empiriquement. Il sait qu'il va faire des contrôles et mettre des notes. Il s'aperçoit vite de la difficulté de l'exercice : doser la longueur du sujet, sa difficulté, viser les compétences essentielles, ajuster son barème. Il s'aperçoit que la note donne un certain pouvoir (interro-surprise !) mais qu'elle est aussi un désagréable révélateur de son propre travail (ils n'ont rien compris !). Souvent, le questionnement ne va guère plus loin.

La note, un indicateur douteux

Il faut avoir conscience que la note n'est qu'un indicateur. Et un indicateur sur lequel l'enseignant possède une large marge de manœuvre, en gros la possibilité de faire n'importe quoi.

Sur tout chapitre du programme, chacun est capable de produire un sujet de contrôle qui donnera lieu à 90% de réussite et un autre où il y en aura 10%. Une fois choisi un sujet (généralement entre les deux) l'ajustabilité du barème donnera la liberté de centrer le même paquet de copies à 10, à 7 ou à 15.

Cette enivrante liberté contient donc une responsabilité majeure, à laquelle les individus sont assez peu préparés.

Les pratiques les plus répandues sont empiriques : on essaye de balayer



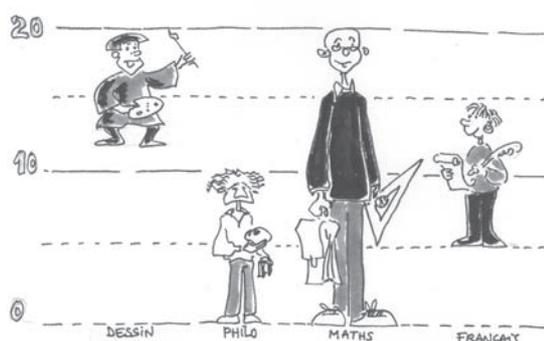
l'échelle 0-20 de son mieux et de centrer les notes à 10, sur la base d'un consensus implicite : au-dessus de 10, ça va, en dessous, ça ne va pas. « Ça va » signifiant que les principales compétences examinées sont au moins partiellement acquises et que l'individu testé a des chances raisonnables d'aborder la suite des événements avec un certain profit.

Que penser d'un professeur qui fait cavalier seul, et pratique autrement, en centrant par exemple ses notes anormalement haut, ou anormalement bas ? Cela se met à poser un problème si ces notes-là sont interprétées avec les mêmes normes que les autres, voire même moyennées ensemble. Généralement, la communauté se tait pudiquement. Quand dans la même classe, la moyenne de technologie est 17, celle d'espagnol est 7, les autres matières

tournant autour de 10, faut-il penser que les élèves de cette classe sont mauvais en espagnol et excellents en technologie ou bien que les professeurs d'espagnol et de technologie n'appliquent pas (consciemment ou inconsciemment) les mêmes normes que les autres ?

De plus, des traditions bien ancrées mais non écrites font que chaque discipline a ses propres habitudes : les disciplines artistiques notent volontiers entre 10 et 20, le français ou la philosophie diminuent l'amplitude et utilisent de préférence la fourchette 8-12, les mathématiques balayent souvent toute l'échelle (augmentant par là même l'importance relative de leur discipline).

Cela n'a pas d'inconvénient à condition que l'on soit conscient des différences, et qu'on relativise certaines pratiques curieuses, comme, par exemple pour le Brevet des Collèges, de faire la moyenne entre des disciplines aux traditions opposées.



On a tout intérêt à expliciter ces points auprès des intéressés et de leurs parents, et à ne pas dissimuler la contradiction de base : en résumant l'évaluation par un nombre, on lui donne une apparence d'absolu, de rigueur indiscutable, alors que notre évaluation est tout sauf cela.

Douteux mais utile

Malgré ses défauts, la note a une utilité. Ce n'est pas seulement le poids des traditions qui a fait échouer les quelques tentatives pour la remettre en cause dans le secondaire. La note a une fonction pour l'élève, un rôle objectif (point de repère par rapport à ses connaissances, à sa place dans le groupe), et un rôle affectif (la note apporte du plaisir, de la reconnaissance, ou son contraire). Pour les parents, comme pour l'institution, elle permet une prise de connaissance rapide des données scolaires. Enfin, pour l'enseignant, elle résume l'état des lieux sur les apprentissages en cours et permet les réglages (rythme, retours nécessaires, attentions individuelles à avoir).

La note, un instrument de pouvoir

La note est un indéniable instrument de pouvoir pour l'enseignant, qui, institutionnellement, n'en a plus beaucoup. Il y a bien sûr un danger potentiel : la note se veut un reflet des compétences de l'élève. Elle ne devrait pas être le reflet des bonnes ou mauvaises relations entre l'élève et le professeur. Pourtant, chaque fois qu'on note, un correctif inconscient se met en place : indulgence en faveur des gentils travailleurs, sévérité accrue envers les astucieux qui se moquent de vos exigences de rédaction, etc. Il est perturbant de corriger anonymement un travail, justement parce qu'on ne peut plus jouer de ce correctif inconscient.

Il faut tenter de lutter contre cette bien humaine tendance à se venger ou à récompenser à travers la note. Il est important que l'enseignant fasse bon usage du pouvoir que lui confère le stylo rouge. L'arbitrage se fait entre l'élève et

la matière étudiée, pas entre l'élève et le professeur.

Il faut veiller à ne pas discréditer cet instrument. Tant qu'un élève accorde de l'importance à la note, il reste un espoir... et un moyen de pression.

La note, moteur de l'action de l'élève

Les notes ont indiscutablement un effet en retour sur l'action des élèves. L'ennui, c'est que là, deux théories également plausibles mais totalement opposées sont face à face.

Raisonnement

numéro 1 : les mauvaises notes découragent les élèves. Ils sont démotivés,

perdent leurs repères. Dans le meilleur des cas, jugeant l'effort à faire au-delà de leurs forces, ils n'essaient pas de l'entreprendre et rejettent la responsabilité de leur échec sur la terre entière. Dans le pire des cas, ils se mettent à aller vraiment mal, traînant une image d'eux-mêmes fortement dégradée et complètement inhibante. Dans les deux cas, l'effet de la note n'est pas un encouragement aux apprentissages mais fait exactement l'effet inverse.

Il est donc nécessaire de ne pas mettre de mauvaises notes aux élèves (même s'ils n'ont pas les compétences testées) pour éviter d'entrer dans cet engrenage de l'échec qui s'auto-entretient par la suite.

Il ne faut pas hésiter à baisser son niveau d'exigence, poser des questions très simples afin de pouvoir mettre des bonnes notes à tous dans un but d'encouragement.

Raisonnement numéro 2 : les élèves travaillent en dessous de leurs

possibilités : phénomène de société, encouragement du groupe, effet pervers du collège unique qui se propage vers le lycée ? Le fait est que beaucoup d'élèves se contentent d'un effort minimum, très loin des attentes. Au fur et à mesure qu'ils avancent dans le cursus, le niveau d'exigence monte et le décalage s'accroît. La mauvaise note est heureusement là comme signal d'alarme. Elle produit alors la réaction attendue : l'élève qui s'en tirait jusque là sans trop de mal perçoit la nécessité de se mettre au travail.

Il est donc nécessaire de mettre de mauvaises notes aux élèves (s'ils n'ont pas les compétences testées) pour provoquer un choc salutaire qui les remettra dans la bonne voie.



Il ne faut pas hésiter à poser des questions difficiles, à garder un niveau d'exigence important, pour tirer des élèves le meilleur d'eux-mêmes.

La note un message vers l'extérieur

Cet état des lieux, le flou décrit, les contradictions internes, les points de vue opposés, tout cela ne serait pas trop grave si la note ne disposait pas d'une fonction à l'extérieur de la classe. Pour les parents comme pour l'institution, elle est souvent le seul indicateur lisible. Et que ce soit pour l'attribution d'un diplôme, l'affectation, de la seconde professionnelle à la classe préparatoire, ce sont sur les notes, avec tous leurs défauts, que le tri va se faire. On ne peut donc pas totalement s'en laver les mains...

L'indicateur parfait

Il reflétera avec précision le niveau de l'élève, mais aussi sa progression, sans le leurrer sur ses lacunes. Il lui procurera des encouragements tout en lui signalant ses manques. Il permettra une comparaison fiable d'un professeur à l'autre, d'une discipline à l'autre, d'un élève à l'autre. Tout cela en gardant la simplicité et la facilité d'interprétation qu'apporte un nombre unique.

Vous avez compris qu'un tel indicateur n'existe pas.

Vous avez compris que la note a trop de fonctions pour pouvoir les remplir toutes correctement, que vous avez à faire des choix, qui doivent varier selon les circonstances.

Vous pensez à expliquer aux intéressés (élèves et parents) les difficultés sous-jacentes et vous les aidez à interpréter vos propres notes convenablement.

Et contraints, de par la nature du problème, à un pilotage à vue éclairé par votre expérience réfléchie, et vos remises en cause sincères et régulières, vous vous gardez de trop prêter l'oreille aux sirènes peu crédibles qui pensent résoudre le problème de l'échec scolaire en supprimant les mauvaises notes.

PS : cet article parle exclusivement de note chiffrée : puisque nous mettons des notes quotidiennement, autant se demander ce qu'elles veulent dire.

Ce n'est pas une réflexion sur les autres modalités d'évaluation. Là-dessus des didacticiens ont travaillé et des acteurs de terrain font des propositions et ont d'autres pratiques (voir p. 28 l'article de Rémi Duvert).

